u

Raclette Clark vivait avec sa mère en Floride, à Pensacola, dans un sombre petit appartement en sous-sol. Il n'avait pas de fenêtres, mais Raclette s'imaginait que, s'il en avait eu, elle aurait pu voir à travers des asticots, des vers et des insectes étranges et abominables, des larves dévorant les cadavres que les gens avaient déposés en secret dans la cour voisine pour les y ensevelir à la nuit tombée. Il n'y avait que les minces cloisons de leur chambre pour la séparer de ce lieu de cauchemar.

Raclette ne dormait jamais bien, mais rien ne troublait le sommeil de Henriette, qui ronflait bruyamment dès qu'elle posait la tête sur son oreiller. Raclette s'inquiétait toujours pour sa mère, tant elle était épuisée de servir au Club de Chasse et de faire le ménage chez les autres. Elle rêvait parfois que ces créatures infâmes se frayaient un chemin à travers les murs, dans la nuit, perçant des petits trous et s'introduisant dans les oreilles de sa mère jusqu'à sa cervelle.

Elle se réveillait souvent en guettant le bruit de petits insectes affairés. Ces rêves étaient quelquefois si réels qu'elle émergeait du sommeil le matin en fixant avec angoisse les oreilles de Henriette, à la recherche de minuscules perforations. Un jour, en surprenant son manège, Henriette s'exclama :

– Ne me regarde pas comme ça ! Comment pourrais-je t'emmener au Club de Chasse de Pensacola ? Tout le monde va te prendre pour une folle.

Le Club de Chasse de Pensacola, avec ses chevaux, ses courts de tennis, sa piscine et ses somptueux pavillons, avait été le phare de Henriette durant ces treize dernières années. Elle aspirait à en devenir membre. Elle n'avait pas de cheval et ne montait pas, mais elle entassait chez elles culottes de cheval, cravaches et bombes, bref tous les accessoires qui pouvaient faire croire qu'elle montait.

« Le Club de Chasse de Pensacola ! » clamait-elle en arpentant leur appartement, sa cravache coincée sous le bras. Elle portait de hautes bottes d'équitation qui lui venaient presque au genou. Sur leur bord, sa peau formait un bourrelet qui rappelait le revers des socquettes. Ça n'était pas très élégant mais, heureusement, elle ne baissait pas souvent les yeux. Elle trouvait qu'elle avait tout simplement une allure du tonnerre. « De quoi j'ai l'air, ce matin ? », demandait-elle à Raclette, et si Raclette ne répondait pas : « Tout simplement du tonnerre », un silence glacial s'abattait sur la pièce.

Ce soir-là, alors que l'obscurité commençait à tomber, ce qui se produisait dans leur sous-sol plus tôt que partout ailleurs en Floride, elles s'attablèrent à la cuisine devant leur bol d'Ovomaltine et de céréales ; l'appartement était plongé dans le silence. Henriette n'avait pas d'amis, elle était rarement chez elle, et Raclette n'avait pas le droit de fréquenter qui que ce soit.

– Ne tiens pas ta cuiller comme ça, pense au Club de Chasse. Le Club de Chasse, Raclette ! fit soudain Henriette.

Et elle ajouta, comme toujours :

– Merci, mon Dieu, pour le Club de Chasse !

– Oui, pour le Club de Chasse, acquiesça, comme toujours, Raclette.

– Merci, mon Dieu, pour lui !

– Oh oui !

– Où serions-nous sans lui ?

– Nulle part ! C'est certain.

– Eh bien, merci, mon Dieu, pour lui !

– Oui, c'est sûr, dit Raclette avec espoir.

Le regard de Henriette redevint alors glacial et le silence retomba.

Raclette trouvait réconfortant le simple fait de penser au Club de Chasse dont on lui décrivait le luxe extrême depuis qu'elle était bébé. Elle souhaitait y aller avec Henriette, mais Henriette disait que ce n'était pas une bonne idée, à cause de Cette Chose sur l'omoplate de sa fille et des répercussions que cela pourrait avoir sur elle, Henriette.

– Et j'aurais voulu te donner un autre prénom, dit-elle en soupirant. Celui-là, c'est la faute de ton père.

Raclette n'avait jamais vu son père. Il avait pris la poudre d'escampette sitôt après sa naissance.

– C'est lui qui l'a choisi ?

Henriette haussa les épaules avec agacement.

– J'étais très jeune. C'est le genre de choses que l'on fait quand on est jeune. Je venais juste d'accoucher, ce qui est une expérience terrorisante, Raclette. Rien ne t'y prépare. On ne te laisse même pas manger jusqu'à ce que ce soit fini. Tu as beau mourir de faim, on ne te laisse rien faire d'autre que respirer. Je n'avais pas envie de respirer, moi. J'avais envie d'un hamburger. Et puis quand tout est terminé et qu'on te sert enfin quelque chose, c'est dégoûtant.

– On t'a servi quoi ?

– Je ne me rappelle plus, Raclette. Sans doute du poulet à la crème. C'est la seule chose qu'on te sert à l'hôpital. Ils l'appellent quelquefois autrement, par exemple jambon braisé ou aiguillette de bœuf Salisbury, mais en réalité c'était toujours du poulet à la crème.

Raclette saliva. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas mangé de poulet à la crème. Le jambon braisé et l'aiguillette de bœuf Salisbury avaient aussi l'air drôlement bons. Elles ne se nourrissaient que de céréales depuis que Henriette avait acheté sa dernière tenue de cheval.

– Enfin bref, quand j'ai dit à l'infirmière de reprendre le bébé et de m'apporter un peu de poulet à la crème,

on a fait rouler mon lit dans une chambre où il y avait déjà sept autres accouchées. Naturellement, j'ai fait un scandale. Si j'avais aimé traîner avec un tas d'autres bonnes femmes, j'aurais vécu en communauté, non ? J'aurais mis bas dans un ashram où on aime le contact physique. J'appuie donc encore et encore sur la sonnette d'appel jusqu'à ce qu'on me sorte de là. Les infirmières pensent que je suis un peu folle et, crois-moi, après une journée entière à l'hôpital avec toutes ces odeurs répugnantes, je le suis presque, elles m'embarquent donc dans la seule chambre individuelle qui reste et qui est vide parce qu'on y refait la plomberie. Les ouvriers continuent à souder les tuyaux sous prétexte qu'ils ont l'ordre de terminer leur boulot, et pendant qu'une infirmière va chercher quelqu'un de plus costaud ou de plus important pour leur donner un contrordre, je me débarrasse d'eux en leur jetant des bouts de placenta.

– Des bouts de quoi ? demanda Raclette.

– Bien sûr, ça n'était que de la gelée de groseille de mon second plateau, mais ils ne le savaient pas. Alors ils ont décampé en vitesse. A-t-on idée de flanquer des ouvriers dans la chambre d'une toute nouvelle mère ? Quoi qu'il en soit, je suis sur le point de laisser échapper un soupir de soulagement quand je m'aperçois que l'un d'eux a oublié un outil sur le rebord de la fenêtre. Et là c'est le bouquet, parce que ça veut dire que quelqu'un se faufilera dans ma chambre au milieu de la nuit pour le récupérer. En fait, je ne l'avais pas remarqué tout de suite, parce que